

Le Galepin

- BLEU -

n°3 - 1^{er} décembre 2017

n°3 – Sur un tableau de Gérard Schlosser

Sommaire

MARIO LUCAS	
TU CROIS QUE SA FEMME EST AU COURANT?	3
LOUP DUGARD	
LA BELLE ÉTREINTE	7
ROGER WALLET	
INVENTAIRE DE SON CORPS	10
MICHEL LALET	
DANS MA POCHE	15
NADINE FOUCHET	
JUSTE UNE SECONDE, LA SECONDE DE TROP...	16

TU CROIS QUE SA FEMME EST AU COURANT ?

« Tu lui en as parlé ? » 1973



Tu as vu ? Cette fois-ci, c'est la journée entière qu'elle a prise !

L'autre se contenta de pouffer en silence, le menton effleurant son foulard Hermès.

À la campagne, on les aurait appelées des comères, mais là on était dans un bel immeuble de l'avenue Victor Hugo dans le XVI^{ème}, ici c'étaient des collègues. Des gens bien.

La première à parler était une grande femme brune, habillée classe – un tailleur style haute couture, la quarantaine ; l'autre était plus petite, châtain décoloré, lunettes à la mode, corsage de dentelle et pantalon noir.

La fille (on va dire ça comme ça) s'appelait Laura, elle était employée dans l'agence depuis moins longtemps que les deux autres, pas classe comme elles, mais elle avait pour elle la beauté. De quoi attirer la jalousie. Elle s'en moquait, elle.

Ce qui faisait son bonheur, c'était l'amour de sa vie (un homme qu'elle avait rencontré à une soirée chez une amie). Hélas pour elle, il était marié.

(C'est vrai qu'habituellement elle ne prenait, de temps en temps, que son après-midi – depuis deux ans maintenant –, c'était pour eux le seul moyen de se voir et de s'aimer. À l'hôtel toujours. Les collègues – cela vous convient comme appellation ? – suivaient ses moindres faits et gestes, comment elle était habillée, si elle était maquillée, joyeuse, etc.).

Cette fois-ci, pas de chance, elles ne purent la voir monter dans l'Ami 6 blanche. Elles ne sauraient jamais comment elle était vêtue ce jour-là et lui...

Ils s'étaient donné rendez-vous sur un petit parking de la banlieue ouest (plus discret que devant

le bureau), cela faisait longtemps qu'elle attendait ce moment – passer toute une journée avec lui –, il lui devait bien ça après tout, deux ans, jour pour jour, qu'ils s'étaient rencontrés. On ira où? qu'elle lui avait demandé. Surprise! avait-il répondu. Enfin, le grand jour était arrivé (elle en espérait d'autres et plus grands encore). On était en mai et le soleil explosait dans tous les coins. Pour être à l'unisson, elle avait mis sa petite robe bleue avec des dessins blancs – celle qui lui plaisait tant. Lui était vêtu d'un simple polo à manches courtes vert pâle et d'un jean mal repassé.

Après une brève étreinte (il ne fallait pas perdre de temps), il tourna la clé du démarreur en la regardant d'un œil complice. Direction l'ouest. Trop occupée à le regarder, elle ne prit pas garde à la direction prise, ni aux villages traversés. C'est seulement quand elle aperçut, machinalement, un panneau Étretat 3 km, qu'elle comprit où il l'emmenait (Étretat était son endroit préféré).
Merci mon Amour!

Arrivés sur place, il se gara sur un parking en bord de mer.

– Alors, tu as prévu quoi mon chéri?

– Regarde, répondit-il en ouvrant le coffre arrière de l'Ami 6 : elle vit un sac avec tout ce qu'il faut dedans pour un pique-nique, ainsi qu'une couverture écossaise pliée en quatre. Elle sourit.

– Ce n'est pas un peu tôt pour ça?

– Je sais mon ange, on va d'abord se promener sur la plage.

(Pendant ce temps là, les deux collègues – on va plutôt les appeler les fouineuses, mais ... langues de vipères serait plus adapté – avaient regagné leur place, non sans une dernière vacherie Tu crois que sa femme est au courant? lança la grande brune).

Ils marchèrent longuement sur la plage, dégustant avec avidité ce moment de bonheur. Main dans la main, s'embrassant avec tendresse, chancelant parfois, puis, dans un désir partagé,

s'asseyant sur le sable pour admirer cette arche splendide. Le carillon de l'église les ramena à une triviale réalité : c'était l'heure! Ils se levèrent et regagnèrent la voiture

– On va où?

– Là-haut, sur la falaise.

La voiture sortit de la ville, emprunta un chemin de terre, se hissa jusqu'en haut et stoppa dans l'herbe. Laura mourait d'impatience... s'allonger près de lui. Il lui dit d'attendre deux minutes (elle se demandait pourquoi). Il quitta son jean pour l'échanger contre un short de toile beige. Je serai plus à l'aise! Elle rit aux éclats. Il posa la couverture en travers de ses épaules et ils prirent chacun une anse du sac pour le pique-nique. Après avoir marché quelques mètres, ils s'arrêtèrent près du bord de la falaise. Là on sera bien. Il étala la couverture sur le sol, lui laissant le soin de disposer les couverts en plastique et les serviettes en papier. La scène se mettait en place, ils allaient pouvoir déguster ce repas sans pareil. Oh mon Amour!



« On est bien là » 1973

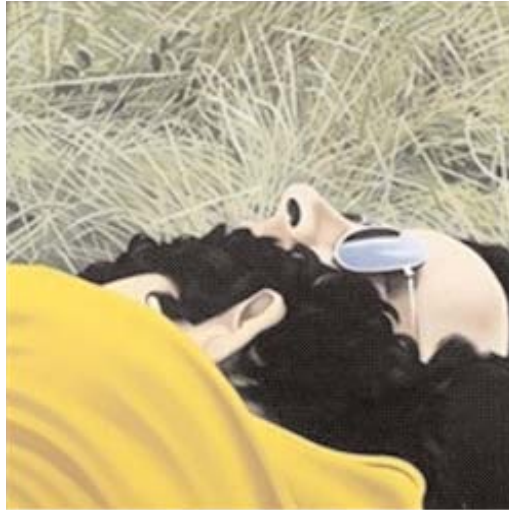
Chaque bouchée s'accompagnait d'un baiser. Ils s'aimaient follement... pour toujours ?

(Là, il faut que je tempère un peu et que je remette les choses dans leur contexte: elle l'aimait comme rien d'autre au monde. Lui, c'est aussi ce qu'il lui disait et elle le croyait. Cependant, cela faisait plusieurs fois désormais qu'elle lui demandait ce qu'il comptait faire avec sa femme, si un jour ils allaient vivre enfin ensemble. Et il répondait toujours Oui, oui, je vais le faire... Maintenant, elle pensait que le moment était peut-être arrivé).

Quand le repas fut terminé, ils rangèrent tout dans le sac afin de pouvoir s'allonger côte-à-côte

sur la couverture. Ils s'embrassèrent passionnément, se serrèrent très fort, il remonta lentement sa main sous la courte robe bleue, caressant ses jambes nues, douces et dorées. Il avait envie d'elle. Le soleil était à son zénith, ils avaient chaud, il enleva son polo et se laissa retomber sur le dos. Les jambes de Laura étaient repliées vers le ciel. Le silence, peu à peu, prenait possession de l'air venu de la mer, l'homme paraissait heureux, son visage était comme... détendu, un doux sourire atténuait ses premières rides. Le moment semblait venu, Laura lui chuchota à l'oreille Tu lui en as parlé ? Ce silence, désormais, s'agrippait à chaque brin d'herbe de la falaise.

«Il faut que je lui parle» 1972



LA BELLE ÉTREINTE



Il s'attarda un peu dans les rues d'Abbeville. Il avait toute la nuit devant lui, sept heures de route avec l'A6, ils s'étaient donné rendez-vous en fin de matinée à Tournon. Pourquoi là ? Il avait veillé à ce qu'elle n'ait pas trop de route à faire depuis le Sud, lui il s'en fichait, il avait l'habitude. Et puis il aimait l'idée de faire route vers elle. Il avait le sentiment que toute sa vie le menait à elle. Que, depuis tout ce temps de leur première rencontre, quarante ans plus tôt, il n'avait jamais attendu que cela : le moment de faire à nouveau route vers elle. Il se souvint de leur premier rendez-vous. Un onze novembre. Il lui suffirait de réfléchir dix secondes pour s'assurer de l'année. Il était arrivé le premier à la gare de Persan. Il avait acheté, dans la pâtisserie proche de la gare, une douzaine de macarons. Il sourit du souvenir. Tout à l'heure, il dînerait au restaurant de l'angle, il se méfiait de son impatience. Ne pas partir avant 22h. L'idéal serait qu'il aille au cinéma et qu'il parte après la séance mais il ne savait pas où se trouvaient les

cinémas à Abbeville. Il flâna dans la grand-rue, s'arrêta devant une coutellerie. Il n'avait jamais eu de couteau de poche, il n'en avait pas ressenti l'utilité. Pourquoi soudain l'image de son père lui revint-elle à la mémoire ? Il le vit s'asseoir à la table, sortir de la poche son Opinel, le déplier et le poser à la droite de son assiette. La lame était creusée d'une grande courbe qui témoignait d'au moins deux décennies d'usage. Machinalement il poussa la porte. Il observa les vitrines encombrées de fusils, les cannes à pêche plantées dans des caisses, les ciseaux et les couteaux sous présentoirs vitrés. Couteau suisse ? Il leur trouvait un côté boy-scout, amateur, très dévalorisant. Un Laguiole ? Trop commun, et puis il n'aimait pas la cassure brusque de la ligne haute de la lame. Bonjour, vous avez fait votre choix ? Il se tenait devant lui une femme brune dans la quarantaine, aux lèvres fardées, à la voix douce. Il expliqua qu'il ne savait trop ce qu'il cherchait, Quelque chose de simple et d'usuel. Elle lui présenta

plusieurs créations d'un coutelier de Marestmontiers, dans le département, un type qui travaillait à l'ancienne, réalisant des guillochages différents, chaque création étant pourvue d'un manche en essences recherchées et d'un étui mêmement travaillé.

Il les trouva trop sophistiqués, avec des lames étranges. Non, je voudrais quelque chose le plus simple possible, juste avec une belle qualité d'acier et une ligne classique, sans fioriture. Alors, j'ai ce qu'il vous faut, dit-elle avec un sourire professionnel. Elle lui présenta un couteau à manche brun en noyer, un peu moins de dix centimètres, et une lame comme il avait dit, de sept. Il le prit en main. Un certain poids, juste assez pour peser. Même pas de marque. Trente euros. Ce serait celui-là.

En sortant, il traversa la rue, entra dans la pâtisserie. Des macarons. Vingt-quatre, quatre de chaque coloris. Puis il se dirigea vers le restaurant. Le temps ne passait pas. Il était un peu tôt pour le service. Il prit une bière pour attendre les 19h30. Une pensée lui traversa l'esprit : ce jour-là, à Persan, après avoir marché un peu dans la ville, il l'avait invitée dans un restaurant. Celui qui était là, un routier. Steak-frites tout bêtement, il ne savait pas comment s'y prendre, comment lui dire ce qu'il ressentait. Et elle ne disait rien, elle racontait la Sorbonne, elle parlait de la Tunisie et de sa mère. Il avait commandé du vin, lui qui n'en avait jamais bu, il pensait que c'était comme ça que l'on faisait. À un moment, elle pointa le doigt sur sa chemise, il s'avisait qu'elle était maculée. Tous deux éclatèrent de rire. Il dit Ça m'apprendra à vouloir faire le malin. Alors elle fit une chose très douce : elle posa sa main sur la sienne, C'est bien comme tu es. Ses yeux bleus ne riaient pas.

Il roula sous les étoiles de juin. Il éprouvait une sensation étrange. Est-ce qu'il se pourrait que certaines parties de sa vie soient à rejouer ? Que ce qui fut n'ait pas été ? Que ce qui fut une fois joué

ait en fait été rêvé, comme un mauvais rêve ? Il avait la nuit devant lui, il allait rouler tranquille sur la file de droite. Il se mit d'abord un cd de ce chanteur que tous deux connaissaient et aimaient mais quand Jacques Bertin attaqua *Et de très loin je vous souhaite une maison sans rideaux...* c'est à une autre femme qu'il ne put s'empêcher de penser et il arrêta l'autoradio. Il ne voulait penser qu'à elle. Les images lui venaient toujours dans le même ordre. Ses yeux d'abord, grands et d'un bleu si assuré, si profond. Ils l'avaient aimanté la première fois où il l'avait vue. Elle était toute en couleur, cette jeune fille, femme pensa-t-il car elle lui semblait un peu plus âgé que lui qui n'avait pas dix-huit ans et jamais encore n'avait été amoureux. Elle portait une robe en madras qui distribuait ses motifs à l'oblique avec des entrelacs de couleurs vives et de couleurs plus marines. Il n'arrivait pas à détourner le regard de ces yeux myosotis, ou majorelle mais alors il n'avait pas les mots et pensait bleu ardent, sans bien savoir quel bleu pouvait arder. Plus tard, oui, ils seraient de ce bleu et ardents mais, dans ces premiers échanges de regards, ils étaient intrigués, amusés : elle ne connaissait pas ce garçon, elle avait déjà un amoureux, c'était tout.



Il ne parlait pas, ce qui ajoutait à l'étrangeté de la situation, il avait la gorge sèche. Il s'en tira en demandant Comment ça s'appelle, la couleur de tes yeux ? Elle sourit, sa bouche s'élargit, les fossettes se marquèrent, elle répondit Je crois qu'on dit verts, et ils éclatèrent de rire. Et puis ils se turent, gênés. Il eut sa chance, cette semaine-là où les réunissait un stage de moniteurs de colos. Un "grand jeu" du genre chasse au trésor – on était là avant les années soixante-dix. Dans leur quête, il réussit à lui prendre la main pour gravir un petit monticule et ne la lâcha pas. Elle ne la retira pas. Alors il se sentit toutes les audaces, il lui souffla à l'oreille Tu es magnifique. Elle fit mine de ne pas entendre, mais son regard après était un peu différent, plus réservé, plus en retrait.

La semaine terminée, ils se séparèrent sans même prendre leur adresse.

Quatre mois s'écoulèrent dans le silence. Il était en Alsace, fin juillet. Moniteur dans un camp d'ados. Une nuit sur deux ils allaient dormir dans la forêt. L'occasion d'improviser un feu, de s'asseoir autour pour se raconter des histoires. Il n'avait guère que trois ou quatre ans de plus que les jeunes dont il avait la charge. Un matin, on lui



remit une lettre en provenance de B. Sa mère lui réadressait un courrier reçu ces derniers jours. Enveloppe bleue. Il ne reconnut pas l'écriture. Il l'ouvrit. C'était une photo. Noir et blanc, une vieille porte de bois entrouverte sur l'intérieur d'une maison dont on ne discernait que quelques lames de parquet. Au dos, quelques mots : Bonjour. Que fais-tu maintenant ? Et une adresse. La sienne. Celle des yeux bleu myosotis.

Il se refit tout le making off : le premier rendez-vous en novembre, à la gare de Persan, son caban rouge, leur balade le long de l'Oise, quelques gouttes et Je peux te prendre la main ? Et puis sa chambre de bonne à Paris, sous les toits. Lui, sa première classe dans un petit village près de B. L'été arriva vite, l'été de ses dix-huit ans.

Il la rejoignit à Marseille dans les premiers jours de juillet. Ils prirent le bateau pour Israël où les attendait un travail en kibboutz, tout au nord du pays. En regardant l'horizon, ils apercevaient les collines du Liban. Ils travaillèrent tout le mois avec enthousiasme. L'après-midi ils avaient quelques heures ensemble mais nul endroit où être seuls. Elle aimait nager, lui bouquinait et la regardait. Il se sentait déborder d'amour et d'envie mais se savait si peu connaisseur en la chose, si malhabile. Il n'alla jamais au-delà du baiser. Il faudra des mois encore avant que la chose advienne, à Paris, dans la chambre de bonne.

Il s'arrête sur une aire d'autoroute. Ne pas aller trop vite, sinon quoi faire à l'aube dans cette ville qu'il ne connaît pas, où plus jamais de sa vie il n'ira ? Il prend le temps d'un café, s'attarde dans le coin bouquins qui est à vous décourager de tout. Un seul des écrivains qu'il a lus et encore : cette Belge exaspérante de minauderie dont il a, disons apprécié *Hygiène de l'assassin*, bien qu'un peu adolescent dans son application studieuse, mais après, c'est une plongée dans le nombrilisme. Il se prend un truc au chocolat et avise des

mandarines. Il s'assoit sur le banc dehors pour en grignoter deux ou trois. Il se souvient comme elle aimait les agrumes, elle lui disait qu'en Tunisie elle mangeait les citrons cueillis sur l'arbre, il faisait mine d'en frissonner pour la voir rire.

C'est le matin. Il s'est garé près de la place du marché. Un bistrot est ouvert malgré l'heure matinale. La matinée à tuer parce qu'elle lui a dit au téléphone J'ai du mal à être à l'heure, même à l'école. Avant de recevoir sa lettre, trois semaines plus tôt, il avait souvent pensé à elle. Pour être honnête : pensé, oublié, perdu et de nouveau elle surgissait au détour d'une phrase, souvent avec la géographie – le mot Tunisie ou le mot Israël. Elle avait eu une vie à sa manière. Pour le peu qu'elle lui en disait, deux enfants très vite puis la poterie, jamais il n'aurait imaginé ça, à l'époque elle peignait. Il avait toujours une photo d'elle à vingt ans, grave, attentive, pinceau à la main, on ne voit pas la peinture sur la toile, seulement cette entière absorption dans son travail.

Elle terminait sa lettre par Et toi, qu'est-ce que tu as fait toutes ces années? Elle avait découvert sur internet qu'il écrivait, elle s'en étonnait car c'était elle qui avait fait advenir les livres entre eux. Cendrars et Saint-John Perse. Oui, qu'est-ce qu'il avait fait toutes ces années? Mis à part les milliers de choses liées à la vie professionnelle, qu'il avait singulièrement ajourée, dentelée, brodée? Eh bien ceci : il avait écrit des chansons et, bien plus tard, des nouvelles. Beaucoup de chansons, beaucoup de nouvelles. Pas envie de lui envoyer un C.V. Alors il était allé à la librairie, il avait cherché un de ces beaux calepins à fermer et, sur la page de garde, il avait écrit un titre : "Sans toi". Ce serait ça, son cadeau de retrou-

vailles, si retrouvailles il devait y avoir : un manuscrit, un livre unique, qui n'existerait que pour elle. Cent vingt-quatre pages lignées qu'il avait emplies au crayon de papier, laissant surtout les ratures, les flèches, les biffures. "Sans toi", quarante ans de sa vie, trois pages par année, ça ne ferait pas grand-chose pour un si long voyage.

Il se balade. Tuer le temps. Il prend une rue au hasard. Un chat le regarde, saute dans le jardin quand il s'approche. Il a toujours été indifférent aux lieux, jamais eu de ces interjections devant un coucher de soleil ou la lumière des lieux. Partout on lui vante la lumière, en baie de Somme, sur la Sarre, dans les champs de blés... Il arrive sur un plateau. Un petit vieux a déjà tiré sa chaise sur le pas de sa porte. Ils se regardent, se sourient. Quoi dire? Il demande Et par là on va où? Le petit vieux, énigmatique : En général on avance un peu dans ses rêves... Lui, il hoche la tête, fait un signe de remerciement et marche.

Il s'est garé sur le parking de l'hôtel. Il attend, il guette. Au bout d'un moment, une petite voiture bleue... bleu myosotis, non?... semble hésiter, ralentit, met le clignotant, s'arrête là. Une conductrice. Cheveux bruns mi-longs. Il ne la reconnaît pas. Elle tourne la tête vers lui, elle sourit, elle lui fait un petit geste de la main. Le tohu-bohu là-dedans quand il ouvre la portière, descend, se glisse entre les deux voitures. Et alors elle est là avec son sourire, avec ses yeux. Il voudrait dire quelque chose, ne peut pas. Il se sent aussi malhabile que la première fois, est-ce que aujourd'hui encore ce n'est pas une première fois? Elle dit Bonjour d'un ton enjoué. Lui, silencieux. Alors il pose les bras autour de son cou et l'attire sur sa poitrine. Il met le nez dans ses cheveux et reste comme ça, les larmes coulant sur ses cheveux.



INVENTAIRE DE SON CORPS



Sa bouche — Tu aimes glisser l'index sur ses lèvres. Tremblant. D'abord la lèvre du haut. Au début rien qu'un filet. Seule la couleur, alors ombrée, la distingue du pays alentour. Puis s'élargissant, s'évasant. Rosissant avant de prendre sa teinte dans le M pointu où culmine le désir. Toi, en dessinant chacun des jambages, t'arrêtant sur l'arc de Cupidon et alors – elle – clignant des yeux pour dire son émoi. Puis la lèvre filant vers le silence. La lèvre du bas, un long renflement charnu, un fruit rouge à manger. À dévorer. N'aimant rien tant – toi – que happer la lèvre inférieure jusqu'à la pulpe de la gencive pour la faire rouler entre tes lèvres à toi. Et glisser la langue d'un bout à l'autre de la mâchoire, de molaire à molaire. Avouant Le plus intime, c'est ta bouche. Et elle, Personne avant toi n'est entré dans ma bouche.

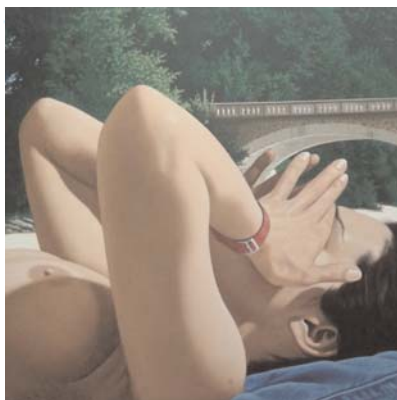
Vous avez trois sortes de baisers. Le plus léger, un seul d'entre vous le donne, toi le plus souvent. D'une tendresse furtive, comme on glisserait un mot, comme on prendrait la main en passant. Elle, posant la bouche sur tes lèvres. Toi n'embrassant que la lèvre du bas. Vos baisers, sinon, prenant les bouches, les écrasant les écartant les étirant mêlant les souffles et les salives caressant les langues. Elle, les nommant les baisers bavards. L'autre, le plus secret, le plus intime, c'est toi qui le donnes. De la langue, écartant les poils soyeux, dégageant les chairs, et les lèvres que tu embrasses à n'en plus finir étant celles qui ne s'avouent pas, tout là-haut dans les jambes.

Jusqu'à t'anéantir. Ce râle t'échappant, C'est trop d'émotion pour moi!



Ses cheveux — Vous couchant, tous deux, sur votre côté droit, toi à gauche toujours. Ton sexe reposant contre ses fesses. Ta main gauche allant et venant le long de son corps, de sa toison à ses seins, qui sont infiniment petits et fermes. Toi, posant la tête dans ses cheveux. Elle les avait mi-longs alors. Châtains, mais elle, préférant dire auburn. Toi, restant fidèle à châtiens à cause des châtaignes: aimant les acheter grillées, l'hiver, sur le marché, te brûler les doigts à les écaler avant de les laisser s'effriter dans la bouche, disant Elles sont comme toi, tout comme toi, elles me réchauffent l'âme. Châtains et un peu rêches, filandreux. Toi, aimant les fouiller de tes doigts, les tournicoter, les tresser. Et prenant une mèche en bouche, l'humecter, la mâchonner. Quand les cheveux sont mouillés, en faisant un pinceau que tu trimalles dans son cou, sur ses épaules jusqu'à ce qu'elle frissonne. Alors tu étreins ses seins et te presses contre ses fesses. Le jour où elle se fit couper les cheveux, elle ne t'avait rien dit. Le visage bouleversé. Jeune, rieur, mutin. Tu sus alors qu'elle t'aimait à en mourir.

Son épaule — Cette nuit-là, tu veilles tard. Un texte à finir dont tu ne te sors pas. Peu de choses en vérité mais le



rythme des mots t'échappe. Désespérant d'y parvenir. Une photo d'elle sur son bureau te livrant alors la solution: *Elle est de ces femmes qui, dès l'épaule, sont nues.* Dans la chambre, elle, ayant laissé la veilleuse pour te dire Je t'attends. Dormant dans le travers du lit. La couverture ramenée très haut car on est en hiver. Le petit rond de la veilleuse tombant sur son épaule. Toi, contemplant la découpe à peine ocre sur son épaule. Une chair pure, livrée. Découvrant doucement son corps. Nue. Une nudité d'une telle innocence, tu es ému aux larmes. Refermant le lit sans la réveiller, ne laissant dépasser de la couette que la ligne des épaules. Regardant leur lisse, flairant leur odeur d'amande, le léger suint de l'aisselle qui, toujours, t'évoque la beauté des jours. Elle, marché, ouvert des dossiers, serré des mains, passé des heures à taper sur un clavier. Elle, embrassé des gens, trié, rangé, ri, ri aux éclats. Toutes les odeurs du jour, tu les retrouves sur son corps, sous ses aisselles. Souvent, la nuit, tu attends qu'elle dorme pour la flairer. Elle, toujours comme nue pour toi et, dans le jour, la nudité de ses épaules, près du cou, étant la seule que tu puisses regarder innocemment. Un jour elle te dit Quand tu me regardes, tu me déshabilles, je suis nue et tu m'enveloppes le corps de tes regards.

Ses fesses — Rondes, rebondies, musclées, fermes. Tu aimes la voir marcher trois pas devant toi pour regarder comme son cul épouse merveilleusement son déhanchement. La première fois que, ensemble à l'hôtel, toi, défaisant ta valise, elle, se dévêtant. Poitrine nue, ôtant sa culotte. La contemplant longuement avant de l'effleurer, de la caresser, la main câlinant ses fesses. Elle, poussant de petits gémissements



plaintifs de chiot dès que tes lèvres désertent sa bouche. Alors tes lèvres descendent le long de son corps pour embrasser son mont de Vénus et, plus bas, *ses nymphes au cœur des eaux jaillissantes.* Ta langue poursuivant son trajet et venant effleurer le méat sombre de son anus. Elle, se rétractant puis de nouveau offerte. Toi, la léchant avec délicatesse, l'humectant, y déposant un glacis de salive. Écartant doucement les parois de la porte étroite. Elle, gémissant sous le plaisir neuf. Avec infiniment de douceur, tu la balaies avec ton gland, avant de t'y risquer – car elle t'a murmuré Je n'ai jamais fait ça. Toi, pénétrant avec une infinie lenteur, elle, se cabrant légèrement. Puis tu glisses en elle. Quand tu jouis en elle, elle, soupirant Je t'aime infiniment!

Ses jambes — Tu aimes qu'elle ne les cache pas. Elle les trouve un peu trop... massives. Toi, tu les vois solides, affirmées et tellement volontaires. Puissantes. Pas des guibolles de mannequins. De vraies jambes de femme. Un soir tu les



embrasses de l'aîne au pied. Tu fais ton inventaire? sourit-elle. Elle habillée, le hâle du visage ne trouvant à se confirmer que dans les jambes, même ment ambrées comme les bières de ton goût. Les peaux blanches l'épouvantant, ressentant toujours, dans cette franchise avouée, une suspicion de froideur. Sur ses jambes, rarement des bas. Des collants. Les jambes sportives. Tout son corps musclé avec harmonie. De belles jambes de gymnaste, voilà. Très chatouilleuse des pieds. C'est pourquoi, le soir, quand elle s'allonge dans le canapé et pose les pieds sur tes cuisses, tu ne les caresses pas, tu les embrasses. Les pieds frais et légèrement humides entre les doigts. Là passant la langue. La première fois, surprenant son regard: étonnée, sidérée, comme si tu te livrais à un rite païen. Je n'ai jamais fait cela, lui dis-tu, mais c'est que je n'ai jamais aimé comme je t'aime. Ta bouche remontant le mollet, faisant le tour du genou, remontant les cuisses. S'aventurant tout là-haut, entre ses jambes, où se tient le jardin des délices.

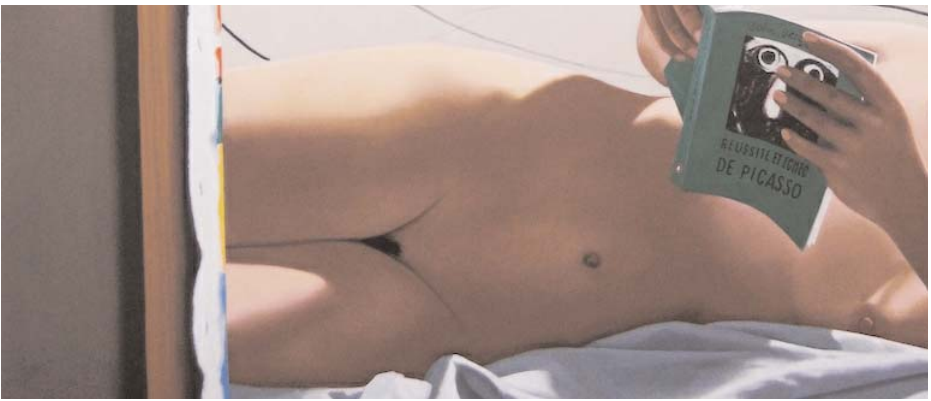


Ses mains — Perdues quand elle les pose sur les tiennes. Pourtant les doigts longs et fins. Délicats. Quand elle te caresse, douces et chaudes, ses mains. Un soir elle entreprend de te masser. Acheté à la pharmacie un mélange d'huiles essentielles. Posant une serviette sur la couette et toi, t'allongeant sur le ventre. Ses premiers gestes, à elle, malhabiles, le temps de sentir la pression, de tester l'amplitude. Elle, commençant par économiser l'huile pour les épaules, s'activant consciencieusement sur les trapèzes puis faisant de grands mouvements circulaires sur les omoplates et dans le dos. Descendant sur les cuisses, sagement d'abord sur les mollets puis hasardant les mains dans l'intérieur des cuisses. Toi, frissonnant. Elle, fai-

sant glisser le slip pour masser les fesses en retenant son geste. Toi sentant toute cette chaleur t'envahir, avec une tendresse infinie. Te retournant, nu devant elle. Ses mains passant longuement sur ta poitrine, se risquant même à entortiller les tétons qui s'érigent. Elle, lâchant *Thélotisme*. Tous deux vous en riez. Ses mains s'employant sur le sternum et le ventre. Elles auraient dû logiquement en venir au ventre mais d'abord elle les pose sur les cuisses. Le dos de sa main touchant ton sexe qui se dresse. Elle, massant les chevilles, les pieds, les doigts de pied. Et puis, revenant au ventre, ce sont ses lèvres qui opèrent. Tant de ferveur!



Ses seins — Après, tu savais ce qu'il te restait à faire. Mais c'était la première fois que devant toi elle était nue. Tu avais jusqu'à la nuit, jusqu'au bout de ta vie. Après, ce serait toujours jusqu'au bout de ta vie mais avec un jour de moins, puis deux, trois. Toi, léchant ses seins, les lapant plutôt, à petits coups de langue rapides. Petits – les seins – pas minuscules mais discrets. Le droit, plein, téton dressé. Le gauche, le téton recroquevillé. Jamais su – toi – comment inventorier les soutien-gorge. Pour ça que jamais tu ne lui offriras de sous-vêtements. Tu aurais aimé pourtant. Pas pour des fantaisies douteuses, simplement pour satisfaire leur beauté. Car ceux de A. sont beaux, splendides. Le premier jour, tu les dévisages l'un après l'autre avant d'y poser les lèvres. Paralysé par ce corps à toi offert. Comment aurais-tu pu t'y jeter avec l'avidité que la beauté de ce corps méritait? Aimant la fragilité de ses seins, ce jour-là, face à cet homme – toi – qu'elle connaissait si peu. Elle, t'offrant ses seins nus, cela t'émut à te faire trembler.



Son ventre — Posant la bouche sur son mont de Vénus, par-dessus l'étoffe de la culotte parce que l'enlever Je préfère pas, a-t-elle avoué, elle a un brusque élanement. Toi craignant de l'avoir choquée mais elle, de la main, ramenant ta tête sur son triangle. Un autre jour, elle sera nue. Tu y enfouiras le nez, ça sentira bon, ce duvet de soie. Elle, écartant insensiblement les cuisses, tu poseras la langue en haut des grandes lèvres, elle aura un frisson. Ta langue suivra le parcours rectiligne et s'insinuera entre les replis de la chair. Elle, découvrant ses petites lèvres brunes et lisses, déjà mouillées. Toi, les léchant tendrement. Elle, soupirant. Ses lèvres se gonflant. Toi, buvant ce qui coulera d'elles. Elles s'ouvriront en corolle. Tu regarderas la petite fleur qu'elles dessineront sur la peau mate. Ta langue remontant et s'attardant sur le clitoris. Le lèchera le sucra le baignera de ta salive tes lèvres l'essuyant elle gémissant on pourrait croire une douleur de longs gémissements. Le ventre dur à présent tendu et offert – offert. De la langue, toi, pénétrant lentement le vagin. Elle, crispant les doigts sur tes épaules et les agrippant ferme. Toi, entendant les saccades rauques de son souffle et fermant les yeux. Ta langue fouillant, tu la creuseras de la langue, sentant comme son sexe à elle l'épousera. Des mots te viendront en tête. Les mots de son corps. Ta langue lançant maintenant ses attaques, de plus en plus profondes. Elle, agitant le ventre, de ses cuisses t'enserrant la tête son souffle s'accélérait comme une noyée qui suffoque, toi, rythmant ses coups sur son souffle, t'écartelant la bouche toi elle elle toi plus rien d'autre au monde elle se cabrant haletant violemment toi sentant dans ta bouche la chaleur de ce qui coule d'elle. Elle, t'emplissant.

Sa voix — Elle, une voix haute et forte. Pas aiguë, pas pointue, mais haute. Et sèche. Pas cassante, pas brutale, mais énergique. Elle lit beaucoup. Aimant – toi – quand elle te fait la lecture. Aimant la sentir tendue, concentrée sur son texte : la voyant comme elle est ailleurs, quand elle n'est pas sous tes yeux. Elle, une façon d'éclairer un texte rien qu'en le lisant. Elle, disant les mystères, ne les levant jamais. Disant les nuances, ne les commentant pas. Quand elle te parle, elle, prenant souvent une autre voix, plus basse, plus grave. Déchirée le dernier soir, au moment des aveux. Les silences se précipitant entre les mots, tu les as pris pour un dernier cadeau. Quand elle pleure, elle, dans la voix, toute la détresse du monde. Implorant consolation. La consoler est un privilège, tu le sais. Pas d'adieu entre nous, qui de vous deux le dit ?



Ses yeux — Ses yeux. Noirs immobiles grands ouverts. Ne cillant pas. Te scrutant, te dévisageant. Pas des yeux avides. Gardant leur distance, se tenant en retrait. Faisant plus que t'observer, te scrutant t'épiaient te guettant. T'attendant. Avec

cette attention qui fait palpiter la gorge. Trente paires d'yeux pourtant dans la petite bibliothèque près de Beauvais et c'est dans ceux-là que tu tombes. Comme dans une évidence. Avant ce soir tu les as déjà vus. Une fois, sans doute plus jamais comme à cette seconde. Toi, glissant dans un abysse quelque chose sans fond te sentant tomber rien à quoi te raccrocher te perdant t'engouffrant. Levant la tête et sans t'y attendre tombant dedans. Ce n'est pas la première lecture que tu donnes depuis ton arrivée. Les autres, elle n'était pas là. Et quand tu l'as vue, deux ou trois fois, elle n'avait pas ces yeux-là. Pas si sombres, pas si profonds, pas dans une telle fixité. Toi, perdant pied. Te raccrochant à ton texte, parlant de Giovanna. Du rire de Giovanna, de son corps, de ses yeux, de sa bouche. L'histoire s'installant, trouvant son rythme. Un silence impressionnant, on dirait la surface d'un lac, tes mots la trouant et toujours le silence se reformant. Où vont les mots quand tu les chasses de ta voix ? Dans quelle solitude tombent-ils puisque l'on ne peut être que seul pour entendre ? Toi, tournant les pages, avançant dans ton texte. Revoyant les visages dont tu parles, pourtant soigneusement cachés. T'étonnant d'avoir écrit certaines phrases, certains mots, te réjouissant d'avoir évité le prénom qui parlerait trop fort dans ta mémoire. Trop loin. Presque vingt ans et pourtant intacte

l'émotion. Arrivant au bout. Une légère euphorie. Relevant les yeux, lançant la dernière phrase, *Vieni! Vieni! Viens!* Toi, dans ses yeux quand tu prononces le dernier mot. Sentant quelque chose monter en toi, te submerger. Pleurerais presque, pleures. *Viens!* Elle, ne bougeant pas. Silencieuse immobile les yeux béants. D'un noir ému. Toi, refermant le livre. Applaudissements. Les mots continuant de résonner en elle.



Texte extrait de « Légère », roman à paraître en janvier 2018 aux éditions du Petit Véhicule



DANS MA POCHE



C'que j'ai à t'offrir tient dans la main
gros comme un cœur au creux d'un poing
que j'ai enfoncé dans ma poche.

J'ai mis mon mouchoir par-dessus
et personne n'en a rien su,
j'ai tout gardé dans ma caboche.

Par bonheur tu te moquais bien
de la bosse que faisait ce poing.
Tu dansais sur le sable fin
toi, tu ne jugeais jamais rien.

Quand j'allais courir sur les cailloux
que je déchirais mes genoux
que j'accrochais mon corps aux branches.

Quand j'allais mouiller dans les ruisseaux
des chagrins qui se faisaient gros
et qui coulaient en avalanche,

toi ce n'était pas ton affaire,
les pluies ou les crues des rivières.

Mes orages ou mes vents d'hiver
toi, ce n'était pas ton affaire.

C'que j'avais à dire c'était pas gros,
c'était bizarre, c'était idiot
ça n'avait pas grande importance.

Pour parler plus fort que ceux qui savent
baver plus blanc que ceux qui bavent
fallait tomber un jour de chance.

Mais toi tu t'en fichais pas mal :
mes cris, mes « Silence Hôpital »,
mes mots clairs ou mon linge sale
toi tu t'en fichais pas mal.

C'que voulais t'offrir, c'est pas grand chose
tout juste les épines sans la rose,
tout juste l'art sans la manière.
Un p'tit bout de refrain, un bout d'essai,
un morceau de crayon cassé,
un idiot noyé dans son verre.

Mais toi ça t'intéressait pas
qu'on puisse en faire un cinéma.
J'pouvais nager jusqu'au trépas
toi, ça t'intéressait pas.

C'que j'ai à t'offrir résiste encore
au temps qui nous brise le corps
et à la mémoire indolente.
Toujours là, au creux de mon poing,
petit comme un cœur, comme un lien
qui dans ma poche se tourmente.

Tu sais depuis le premier jour
que ça rimait avec toujours.
Toutes mes ruses et mes détours,
tu sais depuis le premier jour.

C'que j'ai à t'offrir tient dans la main
gros comme un cœur au creux d'un poing
que j'ai enfoncé dans ma poche.
Avec mon mouchoir par-dessus
si personne n'en a rien su
c'est que ce n'était pas trop moche.

JUSTE UNE SECONDE, LA SECONDE DE TROP...

Un café s'il vous plaît !

La femme pose son sac à main à côté d'elle sur la banquette. Elle en sort son téléphone et tire la fermeture éclair.

Elle secoue la tête pour libérer une chevelure noire bouclée du bandeau bleu qui enserre son crâne, et pose ses lunettes de soleil sur la table.

Il fait beau en ce début de printemps, les clients ont envahi la terrasse, elle a choisi le fond de la salle, la lumière du soleil l'éblouit.

Tout avait commencé il y a dix mois de cela.

Un soir, en sortant du bureau, Inès avait été bousculée dans la rue par une jeune femme qui marchait en regardant son portable. Elle avait très furtivement perdu l'équilibre, juste une seconde, la seconde de trop. Sa cheville avait vrillé sur le bord du trottoir. La jeune femme l'avait soutenue jusqu'à une terrasse, proposé de l'accompagner en taxi à l'hôpital le plus proche. Inès avait décliné, elle habitait à deux rues, tout allait bien, elle était rentrée chez elle en clopinant.

Une fois installée dans son fauteuil, la douleur l'avait lancée. Le soir, aux urgences le diagnostic était tombé : entorse, trois semaines d'immobilisation.

Dès le lendemain, la femme de l'accident, Marie-Laure, avait pris de ses nouvelles. Inès avait apprécié cette courtoisie et l'en avait remerciée.

Marie-Laure était célibataire et menait une vie riche de rencontres, sorties, passions. Elle avait mille et une amies, des projets, des ambitions. Seule la complexité de sa vie sentimentale ternissait ce tableau archétypal de la citadine active et dans le vent car le corolaire à cette vie exaltée était une extrême solitude ; Bridget Jones faisait référence dans les soirées arrosées entre copines, et pour cause.

Inès, plus âgée de dix ans, n'avait pas eu le loisir de vivre cette période d'insouciance où l'on se déchaîne

sur une piste de danse, où l'on se couche à l'aube invariablement seule, sur un oreiller souillé de mascara et tâché de larmes.

Inès avait connu son mari durant ses études, s'était mariée au lendemain de la remise des diplômes et avait déménagé ses effets personnels directement de sa chambre d'adolescente à la chambre nuptiale.

Hugues, son mari, était un homme sérieux. Acharné au travail, constant dans ses relations, précis dans ses actes comme dans ses paroles, et soucieux avant toute chose de la sécurité matérielle de sa famille. Sa famille était réduite à son couple. Hugues était stérile ce qui ne le contrariait pas outre mesure, lui qui déclarait à l'envi dans les dîners *« Notre vie est tellement remplie qu'un enfant n'y trouverait pas sa place »*.

Inès ne partageait pas cet avis. De la place elle en aurait bien trouvé, ne serait-ce que pour combler le vide devenu sidéral de leur relation, car Hugues était un être rassurant, et assommant. Il rentrait tard, fatigué, lisait le journal et se couchait vite. Leurs seuls moments de sociabilité en couple étaient l'invitation une fois par mois des collègues de bureau d'Hugues. Jamais de sortie, de week-end : Hugues avait besoin de toute son énergie, disait-il, pour assumer ses lourdes responsabilités professionnelles, le temps libre était dédié au repos.

Inès lisait et rêvait.

La cheville guérit sans difficulté et à nouveau elle put reprendre son travail et avec lui sa vie bien réglée entre bureau et maison où elle passait ses débuts de soirée à attendre le retour d'Hugues, allongée dans son canapé couleur taupe, la télécommande dans une main, un roman en cours dans l'autre. L'attendre, comme un repère à cette journée qui tirait sa révérence, l'attendre sans fébrilité comme une pendule qui sonne à heure fixe.

Mais depuis l'accident, la vie d'Inès avait pris un peu

de couleur. Une relation amicale se tissait avec Marie-Laure : elles s'étaient fortuitement rencontrées un midi au bord du canal où chacune avait pour habitude de faire quelques pas. Elles avaient marché ensemble puis s'étaient donné rendez-vous pour le lendemain. Elles échangeaient des conseils de lecture, parlaient de tout, de rien.

Un vendredi midi, alors que les deux femmes allaient se quitter, Marie-Laure reçut l'appel d'une copine. Elles se fixaient l'heure de rendez-vous pour la traditionnelle soirée du vendredi, celle où l'on se mettait *la tête à l'envers* pour fêter l'avènement du week-end. En rangeant son téléphone, Marie-Laure se surprit, pour politesse sans doute, à inviter Inès à les rejoindre : zohoo au *Bar à thym*. Inès accepta sans hésitation ; son mari était en déplacement pour deux jours et ne rentrerait de Londres que le samedi matin, son meeting terminait trop tard pour qu'il puisse attraper le dernier avion.

En rentrant chez elle, elle était restée longtemps devant son dressing : sa garde-robe ne comptait que des tenues sobres, très indiquées pour les dîners convenus avec les collègues de Hugues. Elle avait jeté son dévolu sur un pantalon tergal bleu marine et un petit pull en cachemire beige.

À zohoo pétantes elle s'installait à une table de six filles ressemblant en tous points à Marie-Laure : longs cheveux détachés, maquillage travaillé, vêtements ajustés sur des corps en chair juste ce qu'il faut.

Inès buvait rarement de l'alcool, exclusivement du champagne ou du bon vin, en quantité raisonnable, aussi peina-t-elle à trouver ce qui pourrait la tenter dans la carte des cocktails.

Elle opta pour un *Blue Lagoon* qui lui rappelait son voyage de nocés à la Guadeloupe.

Les filles tournaient au *mojito* et au bout de trois verres, d'une voix suave et éraillée à la fois, elles quémandaient en ricanant, chacune à leur tour, un *Sex on the beach*, mélange de vodka, sirop de melon, ananas, jus de cranberry et liqueur de framboise.

Inès n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. Ces filles, jeunes, jolies, intelligentes, ces filles, sous l'effet de l'alcool, ressemblaient à une horde de femelles en furie totalement désinhibées qui n'avaient rien à envier aux supporters de football, tels que les présentaient les

reportages à la télévision.

Elle en était là de ses réflexions intérieures, tirant le plus élégamment possible sur sa paille multicolore, quand sa voisine brailla :

– Alors comme ça Laura, ton Hugues t'a plantée cet après-midi ? T'as pas eu ton plan câlin du vendredi ? Rôh !

– Non, il est à Londres depuis hier, il ne rentre que demain matin. Son meeting finissait tard, il ne pouvait même pas attraper le dernier avion. Mais pour se faire pardonner, il m'a promis une journée complète pour nos deux ans, nanana !

Inès s'accrocha à son verre tulipe et fixa l'affiche publicitaire qui lui faisait face, une figurine en plastique jaune qui agrippait une bouteille de bière en disant *Je ne bois qu'en deux occasions : quand c'est mon anniversaire et quand ça n'est pas mon anniversaire*.

Inès continua d'aspirer dans sa paille sans un mouvement, sans le moindre frémissement.

Oui, c'était bien Marie-Laure qui avait répondu. Elle se faisait appeler Laura par ses copines ; à moins que son véritable prénom ne soit Laura...

– Oui bien sûr ! Et comme d'hab il va te promettre de parler à sa femme...

– Et comme d'hab, tu vas y croire, et comme d'hab il n'aura pas les couilles de le faire...

– Et comme d'hab tu finiras en vrac toute seule dans ta chambre, en pyjama pilou, un verre à la main à danser des slows avec ton oreiller...

C'est là que s'arrêtent les souvenirs d'Inès pour cette soirée, ou plus exactement, quelques minutes après. Elle avait lâché sa paille, fini son *Blue Lagoon* cul sec, s'était dressée, avait hélé le garçon en criant « un *Sex on the beach* s'il vous plaît, comme à la Grande Anse* ! »

Et puis plus rien. Elle ne se souvient plus de rien.

Elle s'était réveillée dans son lit le lendemain matin, une grosse barre en travers du front avec une soif d'eau obsédante.

Après avoir bu deux litres de contrex, elle avait secoué la tête puis foncé dans l'entrée : son sac à main était à sa place, rien de manquait à l'intérieur, ouf.

* Plage mythique de la Guadeloupe.

Un bruit de chasse d'eau finit de la ramener à la réalité.

Hugues ? Est-ce que Hugues était déjà rentré ? Mon dieu, quelle heure pouvait-il bien être ? 9h00. Non il n'arrivait à Orly qu'à 11h00. Inès se mit à grelotter.

La porte du couloir s'ouvrit tout doucement. Tatiana ! L'une des copines de la soirée, enroulée dans un drap, avançait vers elle un doux sourire aux lèvres « Bien dormi, ma puce ? »

Le drap... le drap dont Tatiana s'était fait un paréo était le drap propre en soie couleur lilas avec lequel Inès avait refait son lit hier matin !

- Qu'est-ce que tu fais là, Tatiana ? Comment je suis rentrée ?

- On a pris un taxi. La boîte n'est pas très loin, mais comme on avait un peu abusé...

- La boîte ? Quelle boîte ? Une boîte de nuit ?

- Ben oui une boîte de nuit ! Tu nous as mis le feu là-dedans ! Un bonheur !

Inès se dirigea vers la cuisine et mis la cafetière en route.

Tatiana la suivit et raconta : après son deuxième *Sex on the beach* Inès s'était totalement lâchée. Elle avait raconté sa nuit de noces avec force détails, avait invité le serveur à partager son tabouret en lui disant que c'était son anniversaire, avait retiré son petit cachemire beige et passé la soirée en caraco à dentelle couleur myrtilles. Elle rigolait de tout, de rien, se trémoussait sur chaque morceau de musique si bien que la bande des copines avait pensé qu'un petit tour en boîte de nuit serait approprié. Et là-bas, la débandade. Inès avait été la reine de la soirée : quand elle ne tournait pas sur elle-même les bras levés au centre de la piste en mâchouillant les paroles de chansons qu'elle ne connaissait pas, elle allait chercher des femmes et les emportait dans des danses sensuelles. Et voilà.

- Et voilà quoi ? demanda Inès en reprenant sa tasse

- Et voilà comment... comment nous deux quoi...

Inès avala de travers, se mit à tousser. Le drap ! Voilà. Elle comprenait pour le drap..

En quelques secondes elle reprit ses esprits. Il fallait que Tatiana parte maintenant, son mari allait rentrer.

Tatiana laissa glisser le drap de soie lilas et, nue comme un ver, se dirigea vers la salle de bain. Elle avait un très joli dos, vraiment.

Cette soirée allait laisser des traces.

Durant le week-end, Inès avait détaillé Hugues. Cela faisait si longtemps qu'il ne le regardait plus qu'elle avait fini par en faire de même, par mimétisme ou par pudeur. Il vieillissait mal. Elle se le remémorait à la Guadeloupe, sur la plage de l'Anse, bronzé, un verre de *Blue Lagon* à la main et le plein d'amour dans les yeux. Elle le regardait là, dans son salon propre, un verre de *scotch* à la main, le plein d'indifférence sous les lunettes d'écaille. C'était une évidence, elle ne l'aimait plus ; qu'il ait une maîtresse la blessait oui, mais ne l'anéantissait pas.

Le lundi suivant, Inès changea de circuit pour sa promenade digestive, la perspective de rencontrer Marie-Laure-Laura la gênait. Tatiana lui avait-elle parlé ?

Et puis le hasard de la vie se chargea de la suite. Elle croisa Marie-Laure à l'entrée de la piscine où elle allait pour la première fois. Elles nagèrent ensemble et convinrent qu'un rendez-vous hebdomadaire leur permettrait de se tenir l'une et l'autre à leur engagement de faire de l'activité physique. Au fil de l'eau, Marie-Laure confessa qu'elle se faisait appeler Laura pour faire plus fun. Elle se confia, lui raconta sa relation avec son amant, et les promesses qu'il lui distillait chaque vendredi dans le petit hôtel où ils se retrouvaient.

- Sa femme est stérile, tu comprends, ça la rend acariâtre, inhibée, fade. Elle ne veut jamais sortir, toujours fatiguée... Elle manque de fantaisie mais elle est encore très amoureuse. Elle serait incapable de vivre sans lui.

Inès avait pris une grande respiration et poussé quelques brasses sous l'eau.

- Mais pour nos deux ans, vendredi prochain, on passe la journée ensemble. On aura le temps de parler. Tu sais, le boss m'a proposé le poste de Shanghai. Je rêve de dire oui, j'aimerais tellement vivre en Chine et puis l'occasion ne se représentera pas de sitôt. Mais j'attends de voir si Hugues quitte sa femme. S'il le fait je m'installe avec lui et il me fait direct au moins deux enfants, ça aussi il me l'a promis ! S'il ne bouge pas, je pars ! Je dois donner ma réponse à la fin du mois.

Un Calva s'il vous plaît !

Inès l'avale cul sec. Elle replace son bandeau autour de sa tête, ses lunettes de soleil sur son nez, jette quelques pièces dans la coupelle et sort. Le soleil tape dur.

Elle retourne sur le parking où elle a laissé sa voiture. Elle écrit un texto et range son téléphone dans la boîte à gants, puis elle entreprend la montée du chemin qui sillonne sur le haut des falaises.

Elle reste un moment à distance du couple allongé au bord. L'homme a retiré son polo, il semble dormir. La femme lui tourne le dos, assoupie, les écouteurs bien enfoncés dans les oreilles.

Inès avance doucement, s'accroupit.

Alerté par l'ombre qui couvre son visage et par un parfum qu'il lui sembla reconnaître, Hugues ouvre les yeux, se redresse. Ses yeux parlent à la place de sa bouche qui ne parvient pas à s'ouvrir. Stupeur. Il se lève tel un automate. Sans un mot, Inès fait un pas, puis deux, puis trois dans sa direction. L'homme recule, un doigt sur la bouche, un pas, puis deux, puis trois. Il perd l'équilibre, juste une seconde, la seconde de trop. Et puis

plus rien. Un cri de mouette couvre le dernier cri de Hugues, un cri profond, mais court.

Inès repart. Marie-Laure n'a pas bougé la paupière.

Dans sa voiture, elle ouvre son téléphone.

14h13

Je les ai trouvés j'y vais

Inès

14h38

Laura part à Shanghai, nous irons la voir.
Je suis libre ce soir... et les suivants

Inès

14h42

Bravo ma puce je savais que tu saurais trouver
les mots



Tatiana

